

Juan Carlos
Mondragón

Le
sous-marin
Peral



SEUIL

LE SOUS-MARIN PERAL

JUAN CARLOS MONDRAGÓN

LE SOUS-MARIN PERAL

Nouvelles

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (URUGUAY)
PAR GABRIEL IACULLI ET ANNIE MORVAN

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Pour la citation de *Vertiges* de W. G. Sebald :
Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau,
© Actes Sud, 2001.

Titre original : *El Submarino Peral*

Éditeur original : Yaugurú
ISBN original : 978-9974-719-47-7
© J. C. Mondragón

ISBN 978-2-02-137373-8

© Éditions du Seuil, février 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

L'APPEL DU TEMPS

Je me suis embarqué avec de la fièvre et un mal de tête persistant pour un voyage sans retour, en proie à une sorte de trip hallucinant, dans le port de Maracaïbo, il y a maintenant bien des semaines – dont j'ai perdu le compte. La situation ainsi résumée devient incompréhensible ; je pourrais bien l'admettre, par paresse, de la part de quelqu'un d'autre que moi, un inconnu en orbite aveugle autour d'une autre vie.

Au début du mois d'octobre de l'année précédente, j'avais obtenu mon diplôme d'informaticien avec mention et félicitations du jury grâce à un mémoire sur la création, virtuelle mais vraisemblable, d'un lieu inexistant. Dans l'immédiat, mon ambition se limitait à trouver au plus vite un travail stable et bien rémunéré ; pour le reste, on verrait. Avec la technique acquise pendant sept semestres de travail acharné, j'allais pouvoir faire le tour du monde et établir des contacts prometteurs en ouvrant et fermant des pages sur mon écran sans avoir besoin de changer de lieu de travail. Mais le destin, ce pouvoir suprême des Anciens, ou un programme qui lui ressemblait, a décidé du contraire.

Depuis l'obtention de mon diplôme, une succession d'incidents dus à un logiciel défectueux semblait s'opposer à mes désirs de sédentarité. Comme si le virus du découragement grandissant s'acharnait contre eux et contrariait mes plans afin de provoquer un conflit insoluble, un jeu vidéo hyper-réaliste m'a aspiré dans ses vies virtuelles et parallèles et a bloqué tous les portails d'accès ou de sortie. Chaque journée de vingt-cinq heures demeurait inachevée et le rêve se prolongeait par un « Recommencer » impératif et plein d'incertitudes. Un oncle maternel très influent que je connaissais de loin, conseiller fiscal des plus importantes entreprises de la ville, s'était engagé, peut-être à la légère ou par obligation familiale, à me trouver un emploi stable avec des perspectives d'avenir. « Tu pourras évoluer, gravir les échelons sans difficulté, m'avait-il dit, avoir des promotions et monter en grade si tu obtiens de bons résultats dans l'une des firmes dont je suis le consultant. »

Deux jours avant l'entretien décisif qui devait changer ma vie et m'écarter de la mer agitée des mortels, mon oncle était décédé à la suite d'une embuscade de la mystérieuse relation de cause à effet. Sans laisser d'explication à son geste brutal et apparemment inattendu, ni de lettre d'adieu à ses proches, il s'était précipité par une fenêtre du dixième étage de l'immeuble où l'une des entreprises dont il était le conseiller avait son siège. Son épouse inconsolable répétait, dans son égarement, qu'on l'avait assassiné sur contrat. Elle affirmait que son mari n'avait jamais manifesté de tendances suicidaires, n'avait aucun problème professionnel et que leur ménage était sans histoires. Ni les collègues du défunt ni les autorités n'ont pris en compte les allégations de cette veuve sérieusement bouleversée, tout le monde a conclu à un geste désespéré et l'affaire a été classée sans

suite. Après les obsèques, la seule proposition de travail susceptible de me sortir de l'impasse m'est parvenue de l'étranger.

En quelques heures ma situation a changé de cap. J'ai trouvé la force nécessaire pour regarder vers d'autres horizons et j'ai commencé à m'interroger sur ce que ma ville représentait pour moi, la menace que je sentais grandir et qui me recommandait de partir très loin et pour longtemps. Encore traumatisé par la chute dans le vide de celui qui m'avait promis la stratosphère paradisiaque de la société des gagnants, je me suis demandé quel endroit du monde connu pourrait me permettre de prendre le large. On eût dit que se bouclait une boucle imparfaite, esquissée dans mon enfance à partir de mes lectures d'histoires d'aventuriers qui lèvent l'ancre et de l'attachement obsessionnel de mon grand-père au projet avorté du sous-marin Peral.

Enfant, l'ouvrage de la bibliothèque familiale que je préférais était celui, illustré, des récits de voyages en terre inconnue. Mon grand-père n'était ni officier de marine ni ingénieur naval, mais un commerçant qui avait émigré et achevé sa vie de labeur à la Poste centrale. Pour oublier les vicissitudes de son âme vagabonde qui avait relâché dans de nombreuses villes, il s'était accroché à un talisman narratif : l'histoire de l'ingénieur mort à Berlin un 22 mai, jour de la Saint-Émile. Isaac Peral représentait pour mon grand-père une sorte d'idéal, entre le héros incompris qui rachète ses faiblesses et un mode de vie différent. Mais, sur ses vieux jours, le père de mon père avait perdu la tête. D'une certaine façon il incarnait le hasard qui avait conduit notre famille, originaire de la Carthagène espagnole convertie en région sinistrée par un soulèvement militaire, un commerce et des actions en chute libre, à devenir américaine. Avec son

éducation laïque, sa blouse d'écolier blanche nouée par un ruban bleu, son cerveau modelé par l'intérêt pour la technologie, il ne s'encombrait guère de questions eschatologiques et il n'avait aucun problème d'identité lié à une histoire déchirante ou à la religion.

Moi, je me sentais citoyen du pays de Google et j'utilisais indifféremment l'un ou l'autre de mes deux passeports. Depuis que j'étais enfant, programmer ce que j'allais devenir et faire m'intéressait davantage que de savoir qui j'étais. Je cherchais moins encore à remonter la route tribale de mes ancêtres, et l'appel de l'éternel retour ne m'attirait pas. Le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle se parcourt en un seul sens, par étapes et à travers champs, en évitant de monter à bord d'un avion tubulaire sans quille ni pont. Un encensoir idéal se balance dans les airs, dessinant un équateur imaginaire, pendule portant aux antipodes des origines, où commence ce qui compte : le cheminement intérieur.

Je me suis adonné avec persévérance à l'étude de la navigation sur des océans de messages avec leurs pirates embusqués sur chaque site, et à celle du cumul de tout le savoir du monde en trois mouvements des doigts. Je suis né et j'ai vécu dans une ville portuaire de l'Atlantique Sud. Les navires qui entraient et sortaient entre les môles, hâlés par des remorqueurs aussi noirs que les vaisseaux achéens, et mouillaient dans les eaux territoriales en attendant leur tour ou restaient coincés en cale sèche pour des réparations urgentes, avaient imprégné ma mémoire plus que tout autre paysage américain. Le cœur palpitant du défi était plus proche de la mer que de la forêt vierge.

« Le complot, toujours le complot », répétait mon grand-père à propos des mésaventures de cet Isaac Peral jalouxé par l'amirauté, malheureux inventeur auquel la passion des

profondeurs et la stratégie guerrière avaient inoculé le mal qui l'a emporté. Une torpille traîtresse et cancérigène avait envoyé par le fond ses divagations sur des batailles navales déclenchées par surprise. Les obsessions ont la faculté de se transmettre mystérieusement au sein d'une même famille. Ni mes frères ni mes cousins ne se souviennent de l'anecdote que racontait grand-père à propos du prototype conservé en plein air à Carthagène. Comme s'il avait décidé de fragmenter sa vie et de léguer le souvenir d'un épisode particulier à chacun de ses héritiers, j'ai reçu en partage l'histoire de ce sous-marin qui attendait le moment opportun de refaire surface.

La source d'énergie qui m'a permis de m'affranchir de ce deuil familial avait pour nom Interim Ltd, pour patron M. Hermann, un entrepreneur nord-américain qui recrutait du personnel pour sa nouvelle succursale à Maracaibo. J'ai bouclé mes valises sans me poser de questions et je ne me suis pas senti arnaqué car il ne m'avait rien promis. Mais entre le moment où j'ai accepté et mon arrivée à Maracaibo, il a dû se passer une chose terrible à Austin, au Texas, où se trouvait le siège de l'entreprise. Le projet Interim Ltd, conçu pour conquérir le monde du futur, a explosé en plein vol, touché par le missile des fluctuations boursières. Un contrat pétrolier n'a pas été honoré, les intermédiaires n'ont pu percevoir leur commission, un commando de mercenaires a pris le pouvoir dans un pays au nom imprononçable, il s'est ensuivi un conflit d'espionnage industriel, en quelques heures les actions se sont effondrées à la Bourse de New York, et moi je me suis retrouvé chez l'avocat chargé de gérer le naufrage de l'entreprise.

– Je vous prie de m'excuser pour ces contrariétés, m'a-t-il dit sur un ton aimable qu'il a conservé durant tout notre entretien.

– C'est un scandale, ai-je répondu, en demandant réparation pour la perte de mon paquet d'actions et de mes projets d'avenir perdus. Je vais le faire savoir sur les réseaux sociaux.

– N'en faites rien. Vous seriez un homme mort.

C'était la première fois de ma vie qu'on me menaçait de mort en me regardant droit dans les yeux. J'ai craint qu'il ne joigne le geste à la parole, mais en même temps j'éprouvais un sentiment de plénitude, comme si j'avais attendu ce moment depuis longtemps.

– Je comprends votre position, mais c'est ainsi. C'est ce que nous pouvons faire de mieux pour vous qui venez de si loin, a-t-il ajouté en me tendant une enveloppe qui contenait deux mille dollars en billets de cinquante. C'est pour vous dédommager.

Il ne m'a pas demandé de signer un reçu.

J'ai préféré me taire et faire comme si de rien n'était. J'ai glissé dans ma poche l'enveloppe qui contenait le prix que je valais sur le marché et celui de la cotation en Bourse de mes actions après la faillite. C'était moins d'un mois de salaire, et c'était aussi une leçon à méditer sans tarder. Mais pour vivre une semaine ce n'était pas si mal, et si j'étais resté chez moi j'aurais certainement été taraudé par l'angoisse. Pourtant je devais demeurer vigilant car le prochain samedi était encore très loin. Une heure plus tard, je buvais de la bière sur une place, entre des palmiers et des stands de foire, en ne pensant qu'à l'instant présent. À des milliers de kilomètres de là, personne ne m'attendait.

D'où j'étais, je pouvais voir, au deuxième étage d'un immeuble qui en comptait trois, l'enseigne d'un hôtel qui semblait m'inviter, où était écrit en lettres bleues CHAMBRES LIBRES. N'importe quel passant pouvait être le tueur à gages

chargé de m'éliminer si je me ridiculisais en me donnant pour un expert en bourse floué. Il aurait pu le faire dix fois pendant cette demi-heure si l'on avait mis un contrat sur ma tête. En la circonstance, je n'étais qu'un étranger parmi d'autres dans la ville, quelqu'un de passage, un météorite translucide sans réalité physique. Autrement dit, personne. Je transpirais et commençais à dégager une odeur d'intrus sur ses gardes, ce qui n'était pas pour me déplaire.

Pourtant la situation semblait sous contrôle, même si pour moi cette place avait quelque chose d'anormal. C'était une succession de scènes pittoresques : couleurs criardes de la végétation, appels des vendeurs ambulants, murs et arcades chaulés semblables à ceux des pénitenciers, jeunes femmes noires splendides portant des bébés, odeurs pénétrantes de friture au grand air : banane verte, poulet, calamar, et autre chose encore, indéchiffrable, que je sentais pour la première fois et qui me faisait enfin comprendre ce qu'avait été la colonisation pendant quatre siècles. Au moment où je savourais mon indépendance, quelque chose me disait que j'étais prisonnier du temps. La métropole distante était un immense mécanisme d'horlogerie. J'avais voyagé souvent mais jamais très loin, et c'était la première fois que j'étais ébloui par cette lumière de midi.

Une colonie n'est pas un territoire usurpé par la force mais une inversion du temps qui nous enchaîne au désir. Dans cet état d'âme, l'avenir est ce qui compte le moins. Quant au présent il n'était autre que ces deux heures en cours, l'une derrière moi, l'autre qui approchait et sollicitait à l'excès mon corps et mes sens. L'implication est telle dans ces configurations sans pareilles, que l'on boit une troisième bouteille de n'importe quoi pour éviter que la sarabande du temps ne vous fasse tourner la tête. Alors, tout le vécu, toute la vie qui

s'écoule de jour en jour et qui n'était rien d'autre que ça une semaine auparavant devient une éventualité lointaine. Un récit haché, un objet métallique réchappé d'une culture inconnue que je situais en esprit sur cette place où je me tenais pour la première et la dernière fois. Aussi, quand je l'ai traversée en diagonale, quelque peu déboussolé, je n'ai craint ni l'étrangeté ni l'inconnu. Je refaisais les gestes qui m'étaient familiers, marchais sur les trottoirs avec l'aisance qui eût été la mienne si j'avais été employé depuis des mois par Interim Ltd et sur le point de signer le soir même un contrat avec des Japonais sans crainte de me faire trucider en chemin à l'arme blanche par deux sbires.

Quelque chose avait dû se produire entre le moment où j'ai vu l'enseigne et celui où je me suis dit que je voulais dormir dans cet hôtel. Comme je me présentais à la réception pour demander une chambre double donnant sur le patio, le concierge me tendit la clé de la n° 18 et me dit :

– Monsieur Valle, il y a un télégramme pour vous.

Éclaircir la situation anormale, rectifier l'erreur, lui dire que mon nom n'était pas Valle et que je n'avais jamais mis les pieds dans la chambre n° 18 n'aurait fait que compliquer les choses. J'aurais été arrêté et me serais retrouvé au commissariat sans ceinture ni chaussures, à tâcher d'expliquer vingt fois de suite l'inexplicable. J'ai pris la clé qu'on me tendait comme l'aurait fait ce Valle s'il était arrivé cinq minutes avant moi et je me suis dirigé vers la chambre, en admettant à partir de cet échange que j'étais bien ce monsieur.

Tous mes bagages s'y trouvaient, rien ne manquait, et je me suis reconnu dans les affaires d'un client de passage. Pour une fois et en dépit de ce décalage, mes certitudes ne provenaient pas d'un ordinateur que je n'aurais pas voulu ouvrir de peur

d'y découvrir de nouvelles surprises. En ce jour et à cette heure hors du temps, l'informatique restait encore à inventer et les femmes blanches aux cheveux décolorés étaient coiffées d'énormes chapeaux.

Ce qu'il me fallait savoir pour programmer mes journées suivantes m'arriva par câble. Le dernier télégramme que j'avais reçu m'annonçait le décès de mon grand-père, le gardien du temple d'Isaac Peral.

Regrette incident recrutement pour raisons financières. stop. Ferons connaissance prochainement. stop. C'est inévitable. stop. Cher Valle profitez-en pour voyager. stop. Bonne chance. stop. Hermann K.

Une fois que l'on a franchi la mauvaise porte, il n'y a plus de repos possible car même un sommeil paisible et silencieux ne saurait arrêter la machine des rêves. Cette liberté au jour le jour, qui n'a que faire des raisons préalables, fluidifie la connexion entre les désirs refoulés et l'action, comme si la vie reprenait et que le sommeil était une préparation au rêve de la mort.

Le lendemain matin, ma préoccupation n'était pas d'avoir perdu le salaire en dollars d'Interim Ltd mais d'obtenir des informations sur les bateaux en partance le jour même pour Cuba. « Calme-toi », me suis-je dit, en me surprenant en train de me raser avec un coupe-chou. À ce moment-là j'aurais donné n'importe quoi pour un verre de rhum, et dans une enveloppe j'avais des dollars en billets tout neufs portant la signature d'un secrétaire du Trésor américain du début du siècle. Il y avait des années que je n'avais pas éprouvé cette sensation de palper l'argent au point d'en sentir l'odeur et d'entendre le bruit des billets que l'on feuillette rapidement en soupesant la liasse. J'en avais assez pour aller au casino, tout miser sur le 17, mû par un infernal frémissement, payer pour

la nuit la putain la plus chère de la ville, me faire fabriquer trois paires de chaussures en croco, ou encore acheter des pièces d'argent pour écouter le bruit qu'elles font en s'entrechoquant.

J'ai décidé de porter la moustache afin de ressembler à mon grand-père, soulagé par la certitude que j'accomplirais à sa place le voyage qu'il n'avait pu faire. Cuba était, il ne savait pourquoi, son rêve et son idée fixe. J'avais d'abord supposé que c'était la conséquence de la révolution des « barbus », mais cela me parut un motif insuffisant, car ses souvenirs étaient bien antérieurs à l'épopée de la sierra Maestra. Peut-être avait-il lu des histoires de pêche. Mais après sa mort, en découvrant sa collection de disques, j'ai imaginé qu'il s'agissait peut-être de musique. En tout cas, ce voyage, je me devais de le faire pour lui.

Quand je suis monté à bord du cargo qui transportait aussi des passagers, j'ai su intuitivement que je faisais fausse route et courais à ma perte. Mais cela m'était indifférent. Le désir de naviguer était plus fort que la prudence, la mer que le destin m'avait assignée était celle que j'avais sous les yeux, les autres pouvaient attendre. Parmi toutes les impostures susceptibles de justifier mon déplacement, celle d'acheter du tabac en gros me parut la plus crédible. L'agence de voyages avec laquelle j'avais pris des arrangements semblait efficace, même s'il n'était pas impossible qu'elle m'ait arnaqué et qu'à mon arrivée j'apprenne qu'elle m'avait réservé une chambre dans un hôtel qui n'existait pas, pas plus que le vol qui devait me ramener chez moi en faisant escale à Santa Cruz de la Sierra, en Bolivie, et moins encore les contacts avec les vendeurs de tabac agréés par le ministère cubain du Commerce extérieur. Mais je n'étais pas non plus un aventurier solitaire désireux de se perdre dans une forêt vierge.

Le bateau et son équipage existaient dans une des circonvolutions de mes pensées. Si le capitaine avait l'intention de liquider ses passagers et de nous détrousser avant de nous balancer par-dessus bord, il devrait le faire pendant les heures où nous resterions loin des côtes. En mer, le temps s'écoule différemment que sur terre, mais la mer flue autrement que la terre dans le temps.

Jamais je n'aurais cru que les préparatifs d'appareillage puissent être aussi longs, et quand, au coucher du soleil, on nous a servi l'apéritif, les lumières de Maracaibo brillaient sur la ligne de l'horizon. Je ne cherchais nullement à deviner la nationalité du capitaine et ne spéculais pas non plus sur la nature de la cargaison secrète que nous transportions sans doute dans la cale. Le plus étrange était encore la présence de passagers reçus à bord. Peut-être servions-nous de camouflage pour couvrir un trafic illicite, je veux dire que cette manière de voyager cadrait moins avec le prix de la traversée payée cash qu'avec des motivations personnelles : Pourquoi ce voyage, à quelles fins ? Je ne savais pas si, une fois à La Havane, je persévérais dans mon alibi du commerce de cigares ou si je chercherais des vieux 33 tours pour compléter la collection de mon grand-père. Et si moi je mentais, il était plus que probable que les autres passagers faisaient de même.

Cette nuit sans pareille en haute mer valait bien toute une vie. Elle était la rencontre de trois instances absolues : le firmament étoilé, le vieil océan et la solitude qui s'ignore pour pouvoir mieux filtrer la pensée. Je sentais la marche du temps vers la mort, voyais ce que j'aurais pu inventer grâce à mes souvenirs et ce que me coûterait ma volonté. J'ai même eu un éclair de compréhension pour mon oncle, qui s'était jeté d'un dixième étage, à l'intersection du désir d'atteindre l'absolu et

de la soudure de ce qu'il était et de ce qu'il aurait voulu être. Il suffisait d'exercer une légère pression sur le gouvernail, de hisser la grand-voile, d'affaler la brigantine ou de dévier de trois degrés la route sur la carte pour que la vie devienne un roman de quatre sous. L'incroyable étrangeté s'est présentée vers une heure, ou bien trois heures du matin ou à tout autre moment de la nuit, je ne saurais le dire, moi qui ne connais rien aux astres.

Je n'attendais rien de cette nuit prédestinée sauf sa fin ou, si j'en attendais quelque chose, c'était un banc de baleines en route pour l'embouchure du Saint-Laurent, un objet lumineux non identifiable avec ses satellites et ses météorites élucubrés, ses débris de stations spatiales soviétiques, sarabande consolatrice des mythes mécanistes de la science-fiction. Mais je me suis dit que non, ce n'était pas possible. À environ vingt mètres de nous naviguait un trois-mâts d'une autre époque qui ne pouvait faire route dans le présent. Un vaisseau du temps des lingots d'argent, du scorbut à bord, du trafic légal d'esclaves et des mutineries dues à la faim, quand le dernier rat clandestin avait été rôti. Peu enclin, à ce moment-là, aux explications fantastiques, j'ai admis de bon gré la variante du tourisme imaginaire, malgré l'heure avancée de la nuit, et j'ai écarté celle de la piraterie des îles. Il n'entrait pas dans mes plans de mourir au cours d'un abordage de boucaniers, et moins encore d'être poussé mains liées sur un tremplin au-dessus des vagues pour le plaisir des requins et des mousses jubilants sur le pont. Si j'avais vu juste, les passagers superstitieux du trois-mâts devaient eux aussi se poser des questions et nous observer sans se douter que nous voguions avec deux siècles d'avance sur eux.

La mémoire et le passé bifurquent sans qu'on s'en rende compte, et le futur se nourrit de notre ignorance. Rasséréné,

je me suis dirigé vers l'endroit du pont où les passagers venaient prendre l'air. Les sièges étaient en désordre, un seul était occupé, les membres de l'équipage, profitant du calme de la navigation, devaient dormir comme des loirs dans leur hamac. Encore que l'on aurait pu croire, en pareil moment, à leur disparition soudaine.

– Vous l'avez vu vous aussi, m'a dit celui en qui j'ai reconnu un autre passager.

– Oui, ai-je répondu, acceptant ce qu'il laissait entendre et évitant ainsi les explications fastidieuses qui s'achèvent en déductions ridicules.

– Ce n'est pas habituel. Cette nuit est particulière, ceux qui en ont fait l'expérience savent que des événements étranges nous attendent. J'ai découvert il y a quelques années ce phénomène qui ne manque jamais de se produire dans cette zone de courants contraires très fréquentée. La première fois est inoubliable, je suis surpris que vous ayez gardé votre calme et le silence. La plupart perdent le nord et vocifèrent pour être crus.

– Admettre l'étrangeté est plus apaisant que se perdre en interrogations. Vous allez souvent à Cuba ?

– C'était le cas autrefois, oui. Mais je crois que ce voyage sera le dernier. Je vais tuer un traître.

J'ai cru à une provocation et à une volonté de se divertir à mes dépens. L'indignation n'avait pas de cabine sur ce bateau, et je n'avais aucune raison de lui demander des explications sur ce qui ressemblait à la parole d'un oracle ne souffrant ni objection ni discussion. Ce n'était sans doute qu'une plaisanterie d'ivrogne, et six heures de sommeil tempérait ces propos sans appel ou distillaient quelques gouttes d'un remords madérisé.

Il eût été impertinent de chercher à savoir à quoi tenait ce délit de confiance. Il pouvait s'agir d'un règlement de

comptes entre voyous, et je n'avais nulle envie de spéculer sur la valeur de la vie. Et si c'était un fou ou un charlatan, tout ce que je dirais ne ferait qu'aggraver les choses, car en écoutant une histoire de trahison et de convoitise pour l'argent de l'ennemi il était bien possible que je finisse par approuver sa résolution.

– Par une nuit pareille ce serait dommage, ai-je dit.

L'homme a souri comme s'il pensait que je ne l'avais pas cru et le prenais pour un fantôme ou une apparition semblable à celle du navire, quelques minutes plus tôt. Il m'a offert une cigarette et m'a tendu son briquet.

Après avoir fumé pendant quelques minutes, songeant peut-être pour la centième fois à ce qu'il lui faudrait faire après avoir mis pied à terre et aux préparatifs de son geste fatal, il s'est levé pour regagner sa couchette.

– À demain. Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

– Ceci vous appartient, ai-je dit en lui tendant le briquet.

– Vous pouvez le garder. J'essaie d'arrêter de fumer.

Il me semblait l'avoir aperçu parmi les membres de l'équipage lorsque nous étions montés à bord. Mais le lendemain matin, quand les autres passagers et moi avons pris congé du capitaine, je n'étais pas sûr que j'aurais pu l'identifier parmi un groupe de suspects alignés contre un mur bien éclairé.

Sur le quai, des traces de cire rouge donnaient à croire que cet espace en plein air avait été le théâtre d'un rite nocturne furtif qui aurait amalgamé la Tolède du repentir au cœur des ténèbres. Aucune révolution ne met fin au désordre du monde, les forces obscures refusent de disparaître, car la réalité ancestrale est plus pérenne que les matières premières et la propriété des moyens de production. Mon grand-père, qui détestait les tire-au-flanc, devait être un révolutionnaire, et moi j'appartenais à une génération résignée pour qui la vie était faite non

